

# Les anciennes populations du lac Tchad (du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> s.) et leurs héritiers

LES POPULATIONS qui bordaient le lac depuis les premières mentions qui en font état représentaient une sorte de précipité des groupes qui ont vécu autour de l'ancien Méga-Tchad. Ceux-ci n'ont fait que suivre le constant rétrécissement des « *paludi grandissimi* » – signalés par Fra Mauro au milieu du XV<sup>e</sup> siècle – cet immense marais qu'était le lac avec ses eaux libres aux embouchures des principaux tributaires. L'histoire de ces populations participe de l'Histoire des formations politiques qui ont gravité autour du lac.

## La formation d'un royaume hégémonique : le Kanem

Les populations les plus anciennement identifiées au VI<sup>e</sup> siècle sur les rives du Bahr el Ghazal seraient des Dogoa (Haddad en arabe), groupes forgerons qui pourraient se rattacher aux anciens peuples du Djourab. Ils furent les premiers à structurer un pouvoir centralisé au Kanem avec la dynastie des Banu Dugu autour de leur capitale, Manan. Selon les chroniqueurs arabes, le pouvoir passa ensuite aux mains des Zaghawa, dont les souverains dominèrent le Kanem aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. En 1075 une nouvelle dynastie, les Banu Hummay ou Sefuwa confirma son ancrage dans l'islam et prit Gimi / Djimi pour capitale. Dès la première partie du XIII<sup>e</sup> siècle, le Kanem devient le grand royaume du Soudan central. Il reste campé sur ses dunes entre la rive nord du lac et le Bahr el Ghazal. Sa puissance repose sur le fer et sur un double monopole : le commerce des chevaux et la traite esclavagiste transsaharienne via le Kavar et le Fezzan.

De nouveaux encadrements politiques se mirent successivement en place avec le Kanem et le Kanem-Bornou, puis les Kuka-Bulala identifiés au royaume de Gaoga de Léon l'Africain et, plus tard, le Baguirmi et le Wandala. Au XIV<sup>e</sup> siècle, sous les coups de boutoir des Bulala, les princes du Kanem ont choisi de contourner le lac pour s'installer au Kagha, dans les plaines basses au sud de la Komadougou Yobé, créant ainsi le Bornou. Le pouvoir reposait sur un appareil dynastique puissant, véritable mécanique à intégrer des populations disparates, aux dénominations et aux contours fluctuants. Le groupe Tomaghra fut ainsi présent chez les Kanembu, les Kanuri, les Bulala et les

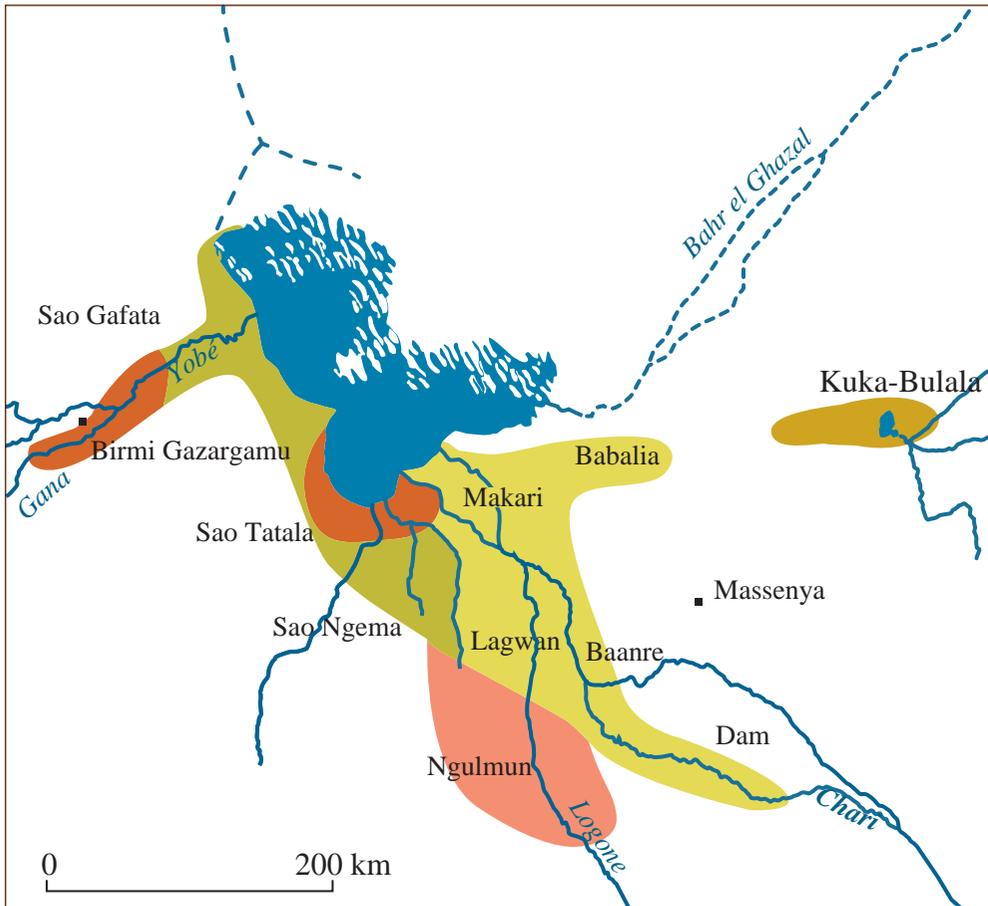
nomades Teda. De même les Kay (Koyam) devinrent des clans Kanuri et Toubou. Les Magumi et les Ngalma se retrouvent avec les Bedde et les Ngizim au Bornou et au Kanem. D'après les écrits d'Ibn Saïd ce sont les Kuri qui, au XIII<sup>e</sup> siècle, donnèrent le premier nom du lac Tchad : Kura.

L'intégration de tous ces peuples a pris la forme d'un processus continu jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les Boudouma-Yedina n'étaient alors pas encore complètement refoulés sur les archipels du lac. Le Bornou, tout comme avant lui le Kanem et les États Bulala, n'a jamais réussi à transformer ses incursions sur le lac en occupation durable. Bien plus, le lac sanctuarisé est devenu un foyer de rezzous en pirogues menés par les Boudouma.

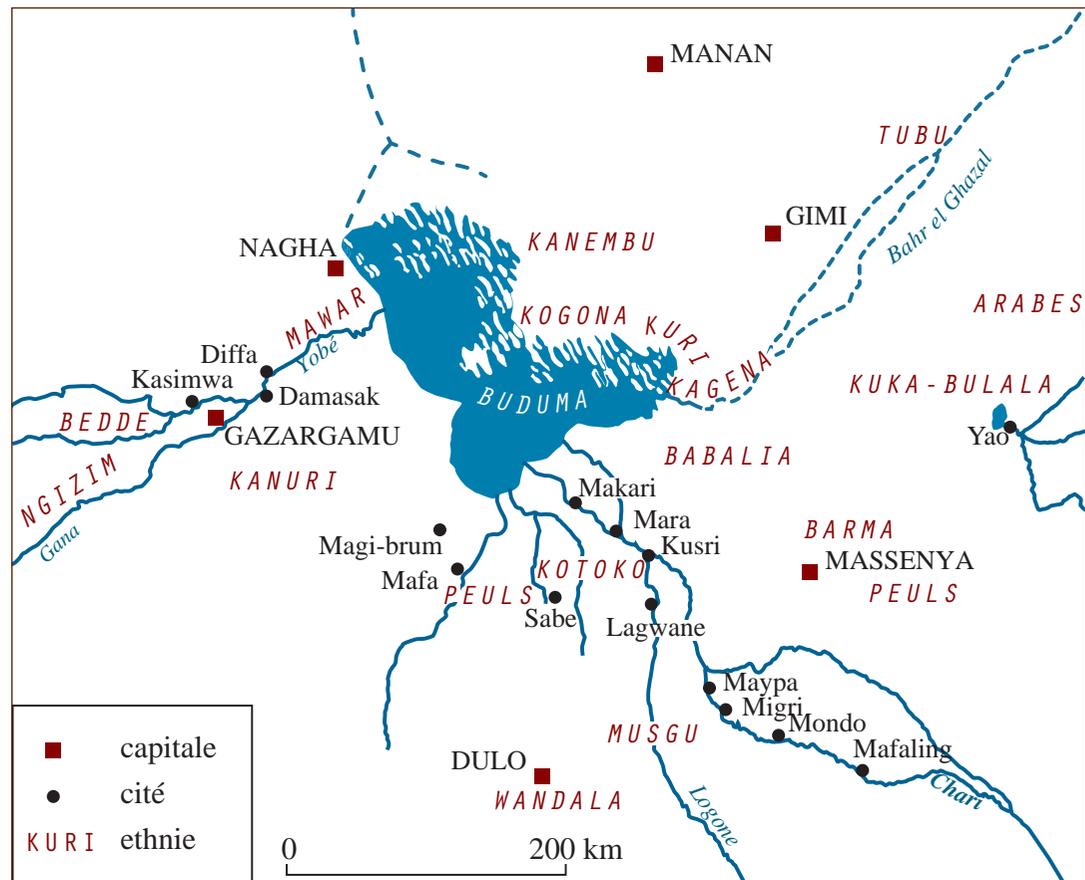
## L'incontournable civilisation Sao

La « civilisation Sao » dominait, en revanche, le sud du lac Tchad et s'étendait depuis la Komadougou Yobé, à l'ouest, jusqu'au lac Fitri, à l'est. Les Sao représentent ici un ultime horizon historique. Connus pour leur « art figuratif » de terre cuite et de bronze, les Sao relèvent d'une culture aux critères désormais bien établis. Ces « gens de la muraille » (« sao » recouvrant le terme de muraille) étaient organisés en cités-États ou confédérations de petites bourgades autour d'une cité-centre. Initialement ce pouvait n'être que la combinaison de haies défensives d'épineux, seules ou en complément de fossés et de murailles de terre. Les ruines de ces murailles sont encore observables dans les cités Kotoko. Dans l'aire Sao *lato sensu* les toponymes en rendent compte. On relève également pour « muraille » ou « cité fortifiée » Bum ou Brum, Birni et, plus récemment, Karnak, en arabe : Bum-Massenya, Magi-Brum, Logone-Birni, Birni-Gazargamu...

Véritable métonymie d'un mode d'habitat, la muraille donne à comprendre qu'elle protège un espace organisé, face à un univers épars. Le pouvoir politico-religieux d'une municipalité en règle la vie sociale. Il s'exerce via une titulature complexe de notables qui renvoie à l'ethnogenèse de chaque cité. Véritable petite patrie, la cité pratique souvent sa langue propre, rattachée ici au groupe tchadique. L'antagonisme entre cités voisines les



Sao et apparentés  
du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle



Les populations  
du bassin du lac Tchad  
après le XVI<sup>e</sup> siècle



a poussées à monter ces murailles. Leur désunion sera aussi leur fragilité face aux menaces extérieures.

Pendant des siècles, le sud du lac ne fut le berceau d'aucune hégémonie politique propre. À la différence du nord, les lignes caravanières durent attendre l'islamisation de la région et sa vassalisation disputée entre le royaume du Bornou à l'ouest et celui des Kuka-Bulala à l'est, relayé au XVI<sup>e</sup> siècle par le Baguirmi. C'est précisément dans cet entre-deux que les principautés Kotoko se revendiquant de l'héritage Sao ont pu se maintenir.

C'est le Bornou qui a le plus combattu et ingéré des «peuples» Sao. Ceux-ci apparaissent pour la première fois au XIV<sup>e</sup> siècle dans le *Diwan*, chronique royale des Sefuwa du XI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. Les Sao, dont on sait alors peu de choses, ne réapparaissent dans les chroniques, en tant qu'ennemis irréductibles du royaume et de l'islam, qu'après le déplacement de la capitale du Bornou à Nagha. En 1582, le cosmographe italien Giovanni Lorenzo d'Anania désigne le lac Tchad sous le nom de Sauo (Sao).

Ibn Furtu, au service du *may* (sultan) Idriss Alawma (XVI<sup>e</sup>), rapporte la lutte menée par le Bornou contre les Sao. Il individualise deux groupes, les Sao Tatala, qui se réfugient dans les espaces labyrinthiques des roselières des rives du lac, et les Sao Gafata de la Komadougou Yobé, qui vont subir une véritable guerre d'extermination. Ces deux confédérations Sao seront soumises par le Bornou comme celle, sans doute plus importante, des Sao Ngema. Quant aux Sao appartenant à des ensembles plus labiles, seuls les noms des cités les plus puissantes ont été retenus : Makari, Kusuri, Mara... tour à

tour alliées, neutres ou rebelles à l'autorité du Bornou ou du Baguirmi. À partir du XVII<sup>e</sup> siècle, la mention de Sao disparaît. Mais déjà un nouvel ethnonyme était apparu : Kanaku ou Katakou, qui préfigurait le nom de Kotoko.

### Les limites incertaines de l'aire Sao

Les peuples héritiers des Sao sont, d'ouest en est, les Mawar (Mobeur), les Kanuri, les Kotoko et, à l'est du Chari, les Babalia et les Bulala. Les limites méridionales de l'aire Sao restent floues ; elles s'arrêteraient aux Musgum du Logone. Quant aux cités emmurillées de la berge occidentale du Chari, celles des Baanre (Maypa, Migri...) et celles des Dam, en amont (Onoko, Mondo, Mafaling...), elles ne leur seraient toujours pas rattachées. Issues pourtant des populations de l'est du lac Tchad et de la région du Fitri, elles intégreront le Baguirmi au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Sans même prendre en compte l'extension de la diaspora Sao jusqu'à la Bénoué et dans les monts Mandara, il est à signaler qu'aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles une constellation de micro-cités dans la plaine d'épandage du Logone et jusque dans le Diamaré était connue sous l'appellation de *ngulmun*. Ces micro-cités semblent reproduire une forme primaire de l'habitat Sao en petites communautés regroupées autour ou dans des fortins refuges (= *ngulmun*), dont on retrouve les traces accompagnées d'archéophytes de leurs parcs arborés. Trop vulnérables, elles n'auront d'autre choix que d'intégrer les royaumes prédateurs ou de se réfugier dans les zones amphibies du Logone ou les amas rocheux des monts Mandara, achevant là la longue histoire des peuples anciens du bassin du lac Tchad.



C. Magrin, 2012

Les Sao, des ancêtres bien présents dans l'imaginaire des Kotoko et des Tchadiens.

Seignobos Christian.

Les anciennes populations du lac Tchad (du XIIIe au XVIe s.) et leurs héritiers.

In : Magrin G. (ed.), Lemoalle Jacques (ed.), Pourtier R. (ed.), Déby Itno I. (pref.), Fabius L. (pref.), Moatti Jean-Paul (postf.), Pourtier N. (cartogr.), Seignobos Christian (ill.). Atlas du lac Tchad.

Passages, 2015, numero spécial 183, p. 64-66.

ISSN 0987-8505